

# Lè ringuès

Autor(en): **C.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196359>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

au soir, des marais de Molondin à ceux de Champtauraz, ou méditant la ligne à la main, au bord du Buron ou de la Mentue, revenaient bredouille; lui, jamais!

Tout le monde au village en avait conclu que Preichon était en possession de quelque « secret », attirant dans son carnier, suivant les besoins, levrauts, truites ou perdrix. De bonnes femmes allaient même jusqu'à prétendre qu'il n'y avait rien d'impossible (le cas, du reste, s'était déjà « eu vu »), que Preichon n'eût des accointances avec le malin esprit.

Or, aujourd'hui, grâce à ce chiffon de papier devenu inopinément notre propriété, nous sommes en mesure de lever le voile derrière lequel sont demeurés cachés les exploits du chasseur, pêcheur et (soit dit sans vouloir ternir sa mémoire) du braconnier que fût l'oncle Preichon, l'homme modeste par excellence et qui n'aspirait jamais — ceci est encore l'un de ses mots bien dignes de passer à la postérité, — qu'à une célébrité... obscure!!

Voici donc la copie du fameux billet, reproduction aussi fidèle que nous le permettent d'affreux pâtés ornant une anglaise quasi indéchiffrable.

« Recettes » merveilleuses extraites du manuscrit du Docteur L\*\*\* (nom illisible), renommé habile Médecin et Chasseur « émérite ».

Amorce de renards. Pour frotter la trappe et contre les morsures de serpents, de guêpes, de chiens enragés, puces et mouches : Tu prendras cheveux d'homme « mâle » avec de la fiente de vache et tu arroseras le tout avec de la chaux vive et du sang de mouton, pour l'en servir suivant les besoins.

Pour raccommoder un fusil charmé : Lorsque vous aurez mis la charge de poudre à votre dit fusil, mettez sur icelle poudre, au lieu de bourre, de la rapure de bois de « tillot » ; puis attachez à la bretelle le pied d'une belette blanche. Lâchez le coup, ce sera fait.

Si vous arrosez la terre avec du vert-de-gris, que vous aurez fait bouillir dans du vinaigre à la lune rousse, tous les vers les meilleurs pour l'hameçon en sortiront incontinent et vous procureront poissons, petits et grands.

Pour empêcher le loup d'approcher la nuit de vous, il faut porter sur l'épine du dos un emplâtre de pédze de sapain. Egalement celui qui se lavera les yeux avec du sang de chauve-souris verra aussi beau de nuit que de jour.

Si tu veux ne pas te laisser en cheminant et ne pas être aboyé des chiens sur ton passage, porte dans une poche le « poumon » d'une chienne, et dans une autre le cœur d'une « arondelle », puis met dans tes souliers des grains de genièvre.

Afin de faire arrêter n'importe quelle bête sauvage, pour qu'elle reste immobile, tremblante et muette et vous laisse grand loisir de la tuer. Frottez-vous énergiquement le creux de la main et la plante des pieds avec une couenne de lard, fritee dans un mélange égal d'huile de pied de bœuf, de Toute-Bonne et de feuilles de crouselbion. Surtout recommandé pour s'emparer adroitement de force lièvres, bécasses, bondelles et tasons. Le même, expérimenté aussi et bon pour gens atteints de frayeurs paniques et imaginaires, de tournements et de « grande fantaisie » ou qui ne seraient pas bien ferme de leur têteté.

Suit l'antique formule : *Pour copie conforme, l'atteste, D. P., avec paraphe.*

Maintenant que nous venons de satisfaire la légitime curiosité des nombreuses connaissances de feu David Preichon et de mettre à la portée de tous des moyens aussi simples que variés de se procurer du gibier à foison, est-ce trop attendre de la reconnaissance de ceux qui ne manqueront pas d'expérimenter les « merveilleuses recettes » ci-dessus, quelques détails précis sur les résultats — sans doute tout autant merveilleux — qu'ils ne peuvent manquer d'obtenir ?

Octave CHAMBAZ.

#### Une scie parisienne.

Sous le titre : *On dirait du veau*, le journal *La France* publie l'amusante et spirituelle chronique qu'on va lire :

Rien ne périt. Tout renaît. A chaque période décennale, on voit reflourir les mêmes modes, qu'on croyait périmées, et les mêmes locutions, qu'on croyait mortes.

Vous rappelez-vous cette « scie » qui rendit centenaire une Revue des Variétés, grâce à l'acteur Baron et à l'accent inimitable avec lequel il lançait au public en délire ce refrain idiot :

Zut pour le ministère!  
On dirait du veau!

Cette scie passa, du soir au lendemain, de la scène sur la voie publique. Elle fit, tout un hiver, la joie des Parisiens. On l'entendait partout, et chacun la répétait, l'appliquant aussi mal à propos qu'il se pouvait faire.

— La jolie femme!... On dirait du veau!  
— Le beau cheval!... On dirait du veau!  
— La délicieuse fleur!... On dirait du veau!

Tout, tout, tout, politique, arts, lettres, sciences : on dirait du veau! Ça devenait un exercice... On s'ingéniait à trouver à cette formule des antithèses hurlantes : tumulte à la Chambre, crise ministérielle, bruits de guerre, krach à la Bourse, réception à l'Institut, — on dirait du veau!

Un clou chasse l'autre. Une scie vient, une autre s'en va. « On dirait du veau! » subit la fatalité commune. Mais ce n'était qu'une fausse sortie.

Elle a fait sa rentrée, l'autre soir, au Café-Centert.

Et tout le long des boulevards, les camelots vous assourdissent avec ce cri : « On dirait du veau! » C'est le stock de la vieille scie qu'on écoule.

J'ai toujours été curieux de remonter à la source de ces locutions qui font fureur plus ou moins longtemps. Chaque année, au moment des fortes chaleurs, il en surgit une — on ne sait d'où — et qui court le monde jusqu'à l'automne. Il fut une époque où il était de mode d'ajouter « des Salons » à tous les noms qu'on prononçait : « Hugo des Salons, Sarah Bernhard des Salons, Louise Michel des Salons! » C'était stupide, mais on ne faisait de mal à personne. On disait, on dit encore dans l'armée : « C'est comme des pommes! » Le mot est l'équivalent d'une négation : « Le beau brin de fille, c'est comme des pommes! » Signifie qu'elle est affreuse. On a fabriqué des adjectifs : chic, chouette, pschutteux, grelotteux... On en a détourné d'autres de leur sens! Nous avons les horizontales, les agenouillées, les momentanées, les amincies, les boudinées, les étouffées... Nous avons de tout, — on dirait du veau!

On dirait du veau! — ce mot a sa filiation, il est issu de cet autre : « On dirait du bœuf », lequel naquit, à Nice, de la collaboration de Charles Asseline et de Charles Monselet. Ce fut à propos d'un gentil minois entrevu de la terrasse d'un restaurant où ils s'escriaient de la fourchette; nos deux fines gueules se passèrent la langue sur les lèvres, et tout à coup :

— On dirait du bœuf! s'écrièrent-ils ensemble.

Le mot fit fortune dans la littérature, d'où il se faufila dans les arts; il s'implanta dans les ateliers, où, depuis, il est classique. Mais comment en un veau le bœuf s'est-il changé?

Un jour, un jeune peintre traitait quelques camarades, jeunes comme lui, journalistes, artistes, poètes, tous fumistes et gens d'esprit, — sauf un, un provincial, oncle de l'amphitruon, fraîchement débarqué.

Sa première phrase fut malheureuse : — Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il en désignant un de ces plats dont on n'a pas d'idée en province, on dirait du bœuf?

— Ça, du bœuf! hurlèrent en chœur les convives, jamais de la vie! Où diable avez-vous pêché que c'était du bœuf?... Elle est bonne!.. C'est du veau!

Et les scieurs de long reprenaient à chaque service :

— Ça, mon oncle, on dirait du veau!... C'en est!

C'est dans ce festin mémorable que fut composée la grande symphonie du veau. Comme elle ne fut jamais écrite, il est douteux qu'elle passe à la postérité; mais je veux vous dire ce qu'elle disait en substance :

« Tout ce qui se mange, c'est du veau : le thon, c'est du veau; la sardine, c'est du veau; les radis, c'est du veau; le poisson, du veau; veau, la crème; veau, le café, le sucre, le cognac, les cigares... Tout est veau! »

Et la scie ne s'en tenait pas aux choses matérielles : elle englobait les femmes, les ministres, celui-ci, celle-là, s'accrochant à tous, bafouant tout! Jamais il n'y eut tant de choses en veau que ce jour-là!... L'oncle s'en alla dans un ahurissement voisin de la démence, se disant que Paris était une ville bien extraordinaire, puisque, jusqu'aux maisons, tout y était en veau!

L'anecdote se répandit; on raconta dans d'autres ateliers la scie du veau : « On dirait du veau! » remplacea victorieusement : « On dirait du bœuf! »

De Montmartre la formule émergea dans l'avenue de Villiers et le quartier Monceau. Son chemin était fait, elle était arrivée.

Quelques-uns de nos peintres à la mode le dirent à leur coiffeur, cela suffit. Le coiffeur est généralement le véhicule le plus propre à transporter les néologismes; c'est l'omnibus des locutions nouvelles. De chez son peintre, le coiffeur, rentré dans sa boutique, embrasse sa femme en ajoutant : « Dieu que c'est bon, on dirait du veau! » Un client entendit qu'il répétait la chose au dehors. Le figaro ne s'en tint pas là; chaque fois qu'il allait faire une barbe en ville, il disait au patient :

— Je viens d'en entendre une très bonne chez le peintre X... Il m'a dit en parlant de mon rasoir : « On dirait du veau! »

Le patient, trouvant le mot drôle, en régala sa famille, ses amis, ses connaissances; son fils le colportait, le soir, au cercle. Et, par la canicule, les béotiens de Paris, au lieu de chercher la fraîcheur, se redisaient les uns aux autres, sur tous les tons, et en particulier à propos de bottes : « On dirait du veau! »

Et, grâce à ce regain, jusqu'à l'hiver, ils vont se le redire.

Mais cet article lui-même?... On dirait du...  
PARISIS.

#### Lê ringuès.

Oquiè que m'a fe plliès dè liairè, l'est lo *Con-teu* d'ao dozè juin, io y'avai marqua quoqu'enès dè cliào bounès villhès ringuès qu'on desai lè z'auto iadzo et que noutrè père et mèrè-grand saviont récitè seïn pi crosi on mot.

L'étai on vretabllio bounheu po cliào bons villho dè preindrè lè gosse su l'ao dzénào po lè cajolà et lè z'amusà; lè bouébo sè pllièsant bin mi avoué leu qu'avoué lè père et mèrè, kà l'ao fasiont totès l'ao fantasi, et pu ye récitètant adè iena dè cliào galèzès ringuès que lè dzouvenès d'ora ne cognèssont papi; coumeint clia que lo père-grand no desai quand no fasai chòatà su sè dzénào :

Trot! Trot! Trot!

Madama dè Brot

Est teheja dein lo pacot.

Lè fèves sont couètès; lè pâi sont bouirà.

Monsu lo Courrià.

Veni la relèvà.

A l'avi que desai ceïn, fasai état dè no laissi corrè perque bas et on recaffè dè dzouïe quand no r'aguelhivè su sè dzénào; pu on socliàvè on bocon, pas granteïn, kà vo sèdès : « Tsai que cret ne p'ao dzoure », et on l'ài desai vito : « Enco! enco! » Adon lo père-grand recou-

meincivè à no châtât ; mà tsandzivè dè ringue  
et récitavè clia que sè dit :

A Paris, Paris, Pareau !  
Dans un grand petit bateau !  
Depuis Paris à Marseille  
Dans une grande corbeille,  
Mon cheval n'a point de brides,  
Mon âne n'a point de bât,  
Regardez donc comme il va,  
Il court à toutes guides.  
Patatin ! Patatà !

Pu quand n'étiant prâo mafi, no chetâvè su  
sè dzênâo et tapâvè avouè n'a man contrè la  
semellè dè noutrè solâ ein faseint :

Ferrâ, ferrâ l'âno  
Po allâ déman ein Agllio !  
Ferrâ, ferrâ lo mulet  
Po allâ déman à Crebliet !  
Ferrâ, ferrâ lo tsevu  
Po allâ déman à la sau !

L'âi avâi assebin on outra ringua que sè  
desâi :

A cheval, mon bidet !  
Quand il trotte il fait des...

vo sèdès prâo lo resto. Et bin, tot cein amu-  
sâvè bin mi lè bouebès celiâo pouponnès  
et celiâo bibis qu'on lâo baillè ora.

Et pu, faut surtot amâ lè z'einfants, kâ s'amu-  
sont et sè pllièson bin mi avouè celiâo que lâo  
font totès lâo folèra et totès l'âo fantasi qu'avouè  
dâi tordus et dâi pottus que lè remâofont et lâo  
font la potta, coumeint lo Frèderi Bregolu, on  
villho valet que demâorè avouè sa cherra.

Ouna demeindzè, la Marion Bregolu avâi dâi  
vezitès et, devant dè dinâ, l'étiot ti âo pâilo,  
que dévèzâvont. Tandî que se n'homme étâi  
zu à la câva, reimpliâ lo tepin, la Marion desè  
à son frarè que tourdzivè vâi lo fornet :

— Frèderi ! tint mè vâi lo bouébo n'a menuta  
tandi que vé tantquia l'hôto vouâiti la soupa !  
Sèdès vo cein que cé bordon dè Frèderi l'âi  
reponde devant tot cé mondo ?

— Rein dè cein ! Cé que l'a fé lo vé, que le  
létsyé !...

C. T.

#### Pour les dames.

*Paulette*, tel est le pseudonyme sous lequel  
la *Genevois* publie une excellente causerie sur  
la mode, d'où nous détachons ces quelques li-  
gnes, à l'intention de nos lectrices.

Je ne crois pas que la mode ait jamais offert aux  
femmes économistes autant de ressources que cette  
année. Jamais il n'a été si facile de transformer une  
vieille robe de façon à lui donner l'apparence d'une  
robe nouvelle. Les volants, les biais, les galons de  
tresses si commodes pour cacher une ajouture, les  
mélanges d'étoffes, les corsages dépareillés, sem-  
blent avoir été créés tout exprès pour permettre ces  
arrangements. Les étoffes que la mode patronne ont  
une fraîcheur, une délicatesse de coloris, une origi-  
nalité de dessin bien faites pour captiver et plaire.  
Les mousselines, les linons, les crépons, si joliment  
ondulés, font les plus charmantes toilettes que l'on  
puisse rêver. Les foulards aux teintes douces et ex-  
quises, très en honneur, composent de jolis costu-  
mes commodes à porter et très pratiques, ils se la-  
vent comme des mouchoirs, malgré les teintes nou-  
velles, si délicieuses.

Il ne faut pas croire que les crépons de coton, les  
mousselines, etc., etc., soient trop simples, même  
pour des femmes qui sortent beaucoup. Ce qui fait  
l'élégance d'une robe d'été, c'est surtout la couleur  
et la fraîcheur, cette année surtout où les tons frais  
sont le plus en faveur. Une robe de soie de la plus  
belle qualité, quelle que soit la valeur de ses garni-  
tures et la perfection de la coupe, ne remplacerait  
pas sans désavantage, dans cette saison surtout, une  
toilette légère, claire, si l'on est jeune et mince, dans  
les teintes plus foncées et plutôt unies, si l'on est  
forte. La véritable élégance consiste à mettre  
ses toilettes en harmonie avec les circonstances.  
Vous serez beaucoup plus élégantes, mes chères  
lectrices, avec deux petites robes de 26 francs, frai-  
ches, pimpantes, qui conserveront ces qualités pen-  
dant toute la saison, car il est possible de les laver  
et repasser en une après-midi si c'est nécessaire, ce  
qui n'est pas possible avec une robe classique. Il

faut cependant en avoir une pour les jours sombres  
et frais.

C'est la fantaisie qui régit momentanément la fa-  
çon de nos costumes. Les manches surtout sont su-  
jettes à mille combinaisons dont la plupart sont très  
jolies. Quand l'étoffe est souple et légère, les man-  
ches très ajustées aux bras ont à l'épaule plus d'am-  
pleur, drapées de différentes manières, froncées ou  
coulissées sur la longueur, garnies d'un biais ou  
d'un ruban en cercle, ce qui n'est pas très avanta-  
geux. Deux petits volants formant jockeys dans le  
haut est ce qui me paraît le plus simple et le plus  
jeune. Elles sont généralement longues, mais par  
ces fortes chaleurs il est très bien admis de les ar-  
rêter à la saignée.

Les garnitures du corsage se mettent beaucoup  
sur le côté, plissées de dentelles, de mousseline, de  
soie d'une couleur tranchant généralement sur la  
teinte de la robe. Beaucoup de petites ceintures  
avec un nœud très enlevé sur le côté aussi.

#### La liste des étrangers.

Le chroniqueur du *Sport* raconte l'amusante  
petite historiette ci-après, qui se serait passée  
dans une ville thermale du midi de la France :

Un personnage très connu, très sympathi-  
que, en déplacement à la station de bains en  
question, y a amené un joli chien de chambre  
qui s'appelle Fabio et trouve plaisant de livrer  
le nom du susdit quadrupède à la liste des  
étrangers. On y lit : « M. Fabio, rentier. »

Or, depuis le moment où le king-charles a  
ainsi acquis un état civil tout à fait imprévu, il  
n'y a guère de jour où il n'arrive quelque lettre  
à son adresse. Tantôt c'est l'offre d'un mar-  
chand de vins du Beaujolais, qui aspire à l'hon-  
neur de le servir de ses bonnes années ; tantôt  
c'est sa part dans une souscription de bien-  
faisance qu'on lui demande. Un pauvre curé,  
plein de confiance en la liste, a écrit à M. Fa-  
bio, rentier, pour qu'il l'aidât de quelques lar-  
gesses à réparer son clocher.

Mais le plus burlesque incident, c'est une  
Espagnole, veuve ou abandonnée d'un perfide,  
qui écrit au rentier quelque chose comme ceci :  
« Enfin, la liste des étrangers arrivés à X...  
m'apprend où tu es, infâme ! laisse-moi aller  
te rejoindre, mon adoré !... » et ainsi de suite  
pendant quatre pages. Notez que la lettre est  
signée et que l'ardente Espagnole donne so-  
gneusement l'adresse où elle attend, toute pal-  
pitante, une réponse qu'elle déclare devoir  
être pour elle la vie ou la mort.

Le maître du quadrupède, voulant charita-  
blement mettre fin à une erreur délirante et  
cruelle, a coupé au plus touffu du dos d'ébène  
du king-charles une boucle soyeuse qu'il a in-  
sérée dans une enveloppe à l'adresse indiquée.  
La pauvre Espagnole aura-t-elle compris ?...

**Concerts d'été.** — Les concerts d'été don-  
nés par la Société de l'*Orchestre de la Ville et  
de Beau-Rivage* paraissent fort goûtés cette an-  
née, car ils sont régulièrement fréquentés. Le  
programme en est généralement gai, entraî-  
nant, comme cela convient à des auditeurs ac-  
cablés par des chaleurs suffocantes. Ce sont là  
des heures fort agréables à passer, tout en  
jouissant de la fraîcheur du soir. Ces concerts  
ont lieu le *mardi*, le *jeudi*, à huit heures et  
quart, et le *dimanche* à huit heures, au jardin  
du Casino-Théâtre. Le *vendredi*, à huit heures  
et quart, au jardin de l'Arc.

**Une ancienne pinte qui s'en va** — Le  
29 juin, on écrivait de St-Saphorin à la *Feuille  
d'Avis de Vevey* :

« Encore une bonne vieille tête qui va disparaître  
sous son bonnet de Montreux ! Je veux parler de la  
figure sympathique de la veuve Paley, l'aimable hô-  
tesse de St-Saphorin, le *Sanctus Simphorianus* de  
notre lac !

Tous ceux qui ont été, à pied, de Vevey à Lau-  
sanne, se sont arrêtés à cette ancienne « pinte » du  
pays qui, malheureusement, va se fermer à partir

du 1<sup>er</sup> juillet, après plus de cinquante ans d'exis-  
tence.

*Entrez et vous goûterez*, disait l'enseigne sur  
la porte, et l'affable Vaudois, de 84 ans, au costume  
caractéristique, venait vous offrir son petit blanc  
« qui redemande » et qui, comme dit la chanson,  
peut réveiller les morts. Mais ne vous avisez pas  
à souhaiter autre chose que du jus de la treille et,  
si votre estomac criait famine, vous trouviez du pain  
et du fromage excellents, et encore ce n'était que  
pour faire apprécier davantage le crû de l'endroit !

Alors, tout en mangeant, on pouvait admirer le  
« fond du lac » qui se déroulait devant vous, avec  
ses eaux bleues de turquoise et le pur profil de ses  
montagnes aimées.

En face de cette grande Nature, ô bouteille, que  
tu es petite ! Mais le soleil a baissé sur l'horizon, il  
nous faut continuer notre route. En disant adieu à  
Madame Paley, nous la remercions encore de son  
hospitalité arabe et souhaitons qu'elle vive encore  
longtemps sur les bords du bleu Léman. Elle restera  
toujours dans le souvenir de ses riverains.

**Potage crème de légumes** (au maigre). —  
Faites revenir au beurre : deux carottes, un navet,  
un céleri, deux poireaux, deux oignons, un demi-  
chou, le tout coupé assez fin.

Mouiller d'eau, ajouter du sel, une poignée de pois  
cassés et une poignée de haricots blancs. Laisser  
cuire pendant deux heures et passer au tamis fin  
en conservant « la cuisson. » Bien mélanger celle-ci  
peu à peu avec les légumes passés et réchauffer le  
tout sans laisser bouillir. Au moment de servir,  
augmenter d'un morceau de beurre et d'un demi-  
verre de crème.

On sert avec ce potage, au choix, des croûtons de  
pain grillé, une poignée de riz crevé, ou de raviolis  
aux épinards, aussi petits que possible.

#### Passe-temps

proposé par un musicien.

Combinez les lettres de chacune des sept notes :  
*Do, ré, mi, fa, sol, la, si*, avec les mots : *Lens, or,*  
*salon, rue, espion, levé, asile*, et trouver sept pré-  
fectures ou sous-préfectures de France.

#### Boutades.

A l'école :

L'instituteur. — Six enfants s'en vont à la ri-  
vière... mais il y en a quatre à qui on a défendu  
de se baigner... Combien sont entrés dans  
l'eau ?...

Toute la classe, en chœur. — Six, monsieur !

Un de nos docteurs disait dernièrement à  
l'une de ses clientes, qui se figure avoir toutes  
les maladies et qui le dérange sans cesse pour  
des riens : « Ah ! madame, quelle santé il vous  
faut... pour supporter toutes ces maladies-là ! »

Un brave homme du Transtevere demanda  
un jour avec grande instance une audience de  
Pie IX et l'obtint.

— Saint-Père, dit l'Italien joyeusement, vous  
venez d'opérer un miracle.

— Un miracle, mon fils !

— J'avais très mal à la jambe. J'ai mis un  
de vos bas dont me fit cadeau un de vos « cam-  
meriere » et me voici guéri. N'est-ce pas un  
vrai miracle ?

— C'est du moins une chose fort curieuse,  
répliqua Pie IX avec un fin sourire ; car, moi  
aussi, j'ai mal aux jambes. Je mets pourtant  
chaque matin mes deux bas... et je ne suis pas  
encore guéri

La petite X..., douze ans.

Elle est seule dans l'appartement lorsque la  
bonne, revenant du marché, donne un coup de  
sonnette retentissant.

— Alors la petite avec sérieux :

— C'est insensé, ces domestiques, ça somme  
comme des maîtres !

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.